

dans l'humanité, soit un certain degré de civilisation ou certaines circonstances qu'il est de notre sujet d'essayer de déterminer ici. Pour y arriver, la première chose à faire, c'est de déposer tout préjugé sur la question et de la traiter comme si elle était entièrement nouvelle, en puisant en elle-même, si obscure qu'elle puisse paraître au premier abord, les renseignements de nature à l'éclaircir.

Cela posé, il n'y a nulle difficulté à ce que nous commençons notre histoire des monuments mégalithiques par celle des *cists* de pierre plus ou moins grossiers que nous trouvons dans les tumulus sépulcraux. Ils se composent quelquefois de quatre, mais le plus souvent de six pierres ou davantage. Ces pierres sont placées sur le côté et surmontées d'une autre qui recouvre le tout et empêche le corps d'être écrasé. Peu à peu ce monument informe devint une chambre : les pierres latérales s'élevèrent graduellement; au lieu de 1 ou 2 pieds qu'elles avaient à l'origine, on leur donna 5 ou 6 pieds de haut. La dalle supérieure prit des proportions vraiment mégalithiques : elle eut de 6 à 10 pieds de long sur 4 à 5 de large et une épaisseur relative. Plusieurs de ces tombeaux contiennent plus d'un dépôt funéraire; en conséquence, ils ne purent être recouverts par le tumulus qu'après que le dernier cadavre y fut placé. Pour remédier à cet inconvénient, on fit communiquer la chambre sépulcrale avec l'air extérieur, à l'aide d'une avenue formée également par des pierres levées recouvertes elles-mêmes de pierres plates qui s'étendaient d'un côté à l'autre; ce fut le troisième degré de ce genre d'architecture. Nous en avons un exemple parfait dans le tumulus de Gavr'Innis, dans le Morbihan. Il y a là une galerie qui mesure 13 mètres de long sur 1^m50 de large et conduit à une chambre de 8 pieds carrés; le tout est couvert de sculptures d'un travail remarquable.

Un quatrième degré est représenté par les chambres de New-Grange, en Irlande, où un passage semblable conduit à une chambre en forme de croix, grossièrement recouverte par des pierres convergentes. Nous en trouvons un autre exemple non moins remarquable à Maeshow, dans les Orcades. Ce monument, eu égard à la nature des pierres dont il est

construit, se rapproche plus que tout autre de l'art microlithique. Il est des derniers, sinon le dernier même de ceux qui ont été élevés dans nos îles et, par un curieux enchaînement de circonstances, il nous représente l'art mégalithique à peu près à l'état où nous avons laissé l'art microlithique à Mycènes, deux mille ans plus tôt.

Nous reviendrons ailleurs sur ce sujet; mais, avant d'aller plus loin, il est un ou deux points qu'il nous faut éclaircir. Plusieurs archéologues prétendent que tous les dolmens (1) ou cromlechs (2) que nous voyons aujourd'hui exposés à l'air libre ont été à l'origine enfouis dans des tumulus. Qu'il en ait été ainsi des plus anciens, c'est plus que probable; il se peut même qu'on ait eu primitivement l'intention de recouvrir plusieurs de ceux qui ne le sont pas; mais il semble impossible de prétendre que tous aient été primitivement recouverts de terre.

On pourrait citer, sans sortir de nos îles, une centaine de dolmens qui ne présentent aucune trace d'un tel état de choses. Quelques-uns sont situés dans des landes incultes, d'autres sur des promontoires, la plupart dans des lieux déserts et sauvages. On prétend qu'à une époque déjà reculée, les cultivateurs démolirent ces tumulus, transportèrent au loin la terre qui les composait, la répandirent sur le sol, et cela d'une façon si uniforme qu'il est aujourd'hui impossible d'en découvrir aucun vestige. Si cela s'était fait dans notre siècle, alors que la terre a acquis une telle valeur et que l'agriculture a été poussée si loin, il n'y aurait pas lieu de s'en étonner; mais personne n'en a conservé le souvenir. Le monument de Kits Cotty House, par exemple, est exactement aujourd'hui ce qu'il était lorsque Stukeley le dessina en 1715 (3), et il n'y avait alors aucune tradition relative à un ancien tertre qui l'eût enveloppé. On a dit aussi que, du temps où l'endroit n'était qu'un pâturage, la terre avait été transportée au loin pour une cause quelconque et qu'il n'était

(1) Le mot *dolmen* est dérivé du celtique *dol*, table, et de *men* ou *maen*, pierre.

(2) *Crom*, en celtique, signifie *courbé*, et dès lors ne convient aucunement aux monuments en question; *lech* signifie *pierre*. (En France, l'on réserve et avec raison le nom de *cromlech* aux cercles de pierres.)

(3) *Iter curiosum*, pl. XXXII et XXXIII.

resté nulle trace du tumulus; or, si nous prenons pour exemple le dolmen de Clatford Bottom, également dessiné par Stukeley, nous trouvons qu'il occupe une plaine crayeuse qui vient d'être livrée à la culture et qui était certainement un pâturage du temps de Stukeley, et l'on se demande pourquoi l'on eût pris la peine de le déblayer et de porter au loin la terre qui le recouvrait. On peut en dire autant des autres. Il se peut qu'il ait été jadis universellement d'usage d'ensevelir les morts dans les profondeurs d'un tumulus, et cela pour les mieux protéger contre toute profanation; mais, lorsque les hommes eurent appris à mouvoir des masses énormes, comme ils le firent depuis, et à les poser délicatement en l'air, ils aimèrent mieux, sans doute, montrer leur art que de le cacher sous un monceau de terre qui n'avait aucune beauté et ne décelait aucun talent. Peut-on concevoir, par exemple, qu'un dolmen tel que celui de Castle Wellan, en Irlande, ait jamais constitué la chambre d'un

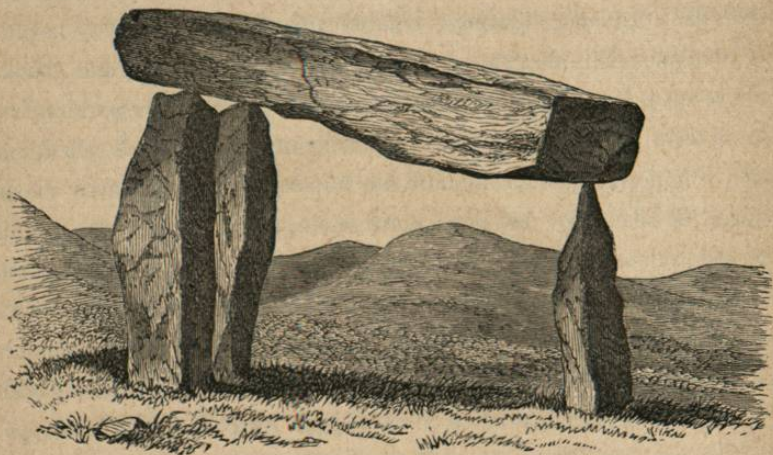


Fig. 7. — Dolmen de Castle, à Wellan (Irlande).

barrow ou qu'un agriculteur irlandais ait pu faire disparaître aussi complètement sa prétendue enveloppe? Il en est de même de presque tous ceux que nous connaissons. Lorsqu'un dolmen fut destiné à être enfoui dans un tumulus, les pierres qui supportaient le toit furent placées aussi près que possible les unes des autres, de façon à former des

murailles capables d'empêcher la terre de pénétrer à l'intérieur de la chambre, ce qu'on obtenait facilement en comblant les interstices à l'aide de petites pierres. Quant aux dolmens à trois pieds, comme celui dont il vient d'être question, ils n'ont jamais eu ni pu avoir de ces sortes de murailles. La pierre supérieure y repose sur trois points, de façon à constituer ce que l'on peut appeler véritablement un *tour de force*. Il n'existe nulle trace de murs, et si la terre avait été amoncelée autour, les intervalles eussent été comblés tout d'abord et nulle chambre n'aurait pu exister. Ces dolmens à trois pieds sont très-nombreux. On finira probablement par reconnaître qu'ils sont plus modernes que les autres; toutefois, dans l'état actuel de nos connaissances, il serait téméraire de l'affirmer, si probable que cela puisse paraître au premier abord.

La question, du reste, mérite à peine d'être discutée, alors que nous avons en Irlande, en Danemark (1), et plus spécialement en France, de nombreux exemples de dolmens construits au sommet des tumulus et dans de telles conditions qu'il est impossible de croire qu'ils aient jamais été recouverts de terre. C'est ainsi que le dolmen de Bousquet (Aveyron)



Fig. 8. — Dolmen de Bousquet (Aveyron), d'après un dessin de M. Cartailhac.

est situé au sommet d'un tumulus qui n'a certainement jamais été ni plus vaste, ni plus élevé qu'il ne l'est aujourd'hui: les trois cercles de pierres qui recouvrent ses flancs en sont une preuve (2).

Il ne semble pas qu'aucun de ces tumulus surmontés de dolmens ait

(1) Madsen, *Antiquités préhistoriques*.

(2) Congrès préhistorique de Norwich.

jamais été fouillé à l'intérieur, et nous le regrettons, car il serait curieux de savoir si le dolmen extérieur est le tombeau réel ou seulement un tombeau simulé. Cette dernière hypothèse est, selon nous, plus vraisemblable, car une vraie et une fausse tombe semblent caractériser ces sortes de monuments. L'une et l'autre coexistaient dans les Pyramides d'Égypte. Dans tous les *topes* bouddhistes, sans exception, on a trouvé un coffre qui paraît n'être jamais qu'un reliquaire simulé. Il est probable que les reliques y furent primitivement déposées; l'on sait, en effet, qu'elles étaient exposées en certains jours de fêtes aux hommages de la foule. Or, il est difficile de comprendre en quel endroit on les conservait, si ce n'est dans quelque cassette extérieure telle que celle-ci. Cependant, toutes les fois qu'il en a été découvert, ç'a été au centre même du *tope*. Nous en avons un meilleur exemple encore dans les tombeaux voisins d'Agra et de Delhi. Dans tous ceux de quelque importance, le cadavre

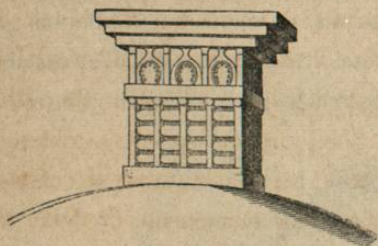


Fig. 9. — Cénotaphe couronnant un dagob, à Ajunta (Inde).

repose dans un caveau surmonté d'une large dalle qui constitue le plancher même de la chambre funéraire et dans cette chambre il y a toujours un sarcophage simulé, le seul que les visiteurs puissent voir. Cette disposition se retrouve dans la tombe du grand Akbar (1556-1605): sur le caveau s'élève une pyramide entourée non pas de trois rangées de pierres, comme le dolmen dont nous venons de parler, mais de trois rangées de pavillons, et au sommet, exposée à l'air libre, se trouve une fausse tombe placée exactement comme ce dolmen. Il serait difficile de trouver deux constructions plus différentes à première vue, et cependant il est impossible de se méprendre sur l'identité de leur destination. Il serait curieux de savoir si cette ressemblance s'étend jusqu'à la double tombe.

C'est à la pioche qu'il appartient de résoudre cette question comme bien d'autres; en attendant, il était bon de faire ressortir l'analogie qui existe entre ces deux monuments, afin que l'on ne prenne pas, comme on a dû le faire souvent, ces deux tombes pour deux sépultures distinctes.

CERCLES.

Nous avons maintenant à nous occuper des *cercles*, autre groupe de monuments qui occupent en Angleterre une place plus importante que les dolmens auxquels a été consacré le dernier paragraphe. En France, cependant, ils sont à peine connus, quoi qu'ils soient très-communs en Algérie. En Danemark et en Suède, ils sont à la fois nombreux et importants, mais c'est dans les Îles Britanniques qu'ils ont atteint leur plus grand développement; aussi occupent-ils une place considérable dans les ouvrages de nos archéologues qui ont traité de l'art mégalithique.

Les monuments analogues de l'architecture microlithique ne peuvent nous être que d'un faible secours pour déterminer soit leur origine, soit leur destination. On a dit que le *podium* qui entoure certains tumulus et leur sert de base, comme à Cocumella (fig. 5), eût pu, dans le cas où la terre amoncelée eût disparu, suggérer à nos ancêtres l'idée des cercles de pierres. Mais il ne semble pas que ce *podium* ait jamais été autre chose qu'un simple détail de construction, sans nul caractère mystique ni religieux; car si la base du tertre n'eût été contenue par un revêtement de cette sorte, elle se fût éboulée, et le monument eût perdu la régularité de sa forme.

Les *rails* ou enceintes des Bouddhistes de l'Inde paraissent à première vue suggérer une origine plus plausible; cependant, vu l'état présent de nos connaissances, il serait dangereux d'admettre cette origine, car nous avons vu que du temps d'Asoka, c'est-à-dire 250 ans avant J.-C., l'Inde ne connaissait encore que l'emploi du bois en architecture. La pierre, considérée comme matériaux de construction, soit brute, soit taillée, ne fut connue dans ce pays qu'à l'époque où vraisemblablement les Grecs de la Bactriane en révélèrent l'emploi. Par conséquent, si l'on n'est pas disposé à admettre que les cercles de pierres sont postérieurs, et de beaucoup, à l'époque d'Asoka, l'on ne peut admettre non plus qu'ils proviennent de l'Inde. Notre opinion personnelle est que l'on peut prouver que tous appartiennent à l'ère chrétienne, mais jusqu'à ce que

ce fait soit démontré, nous devons chercher ailleurs que dans l'Inde leur forme primitive; même alors nous n'aurons qu'une analogie possible et rien qui établisse qu'il existe entre les uns et les autres un rapport quelconque.

Autant qu'il nous est possible de le savoir, la marche des choses fut différente en Angleterre, quoiqu'elle tendit au même résultat. Les cercles de pierres paraissent devoir leur origine aux levées circulaires qui entourent les tumulus primitifs. Les clôtures en terre continuèrent encore d'être en usage, entourant les monuments en pierres des derniers âges; mais, si nous ne nous trompons, elles donnèrent naissance à la forme elle-même. On peut citer, comme marquant cette transition, le cercle de Stanton-Moor, connu sous le nom des *Neuf-Dames*. Il comprend



Fig. 10. — Cercle des Neuf-Dames, à Stanton Moor (Angleterre).

à la fois la clôture en terre en usage de temps immémorial et, de plus, un cercle de pierres plantées debout sur cette clôture. Un siècle plus tard peut-être, l'emploi de la pierre pour les constructions était devenu plus général; la clôture en terre disparut, et il ne resta que le cercle de pierres.

Ces cercles sont distribués autour des tumulus de façon à constituer soit trois rangs, comme pour le dolmen du Bousquet (fig. 8), soit jusqu'à cinq et sept rangs, comme nous en trouverons des exemples. Ils entourent fréquemment aussi des dolmens, que ceux-ci soient sur des tumulus ou au niveau de la plaine, mais plus souvent et surtout dans notre pays, ils n'enferment rien qui puisse être vu au-dessus du sol. C'est là ce qui a conduit à supposer que c'étaient des *comices* ou lieux de réunion, ou plutôt encore que c'étaient des temples, quoique personne n'ait pu dire, depuis que la théorie druidique est presque abandonnée, à quel culte ils étaient consacrés. La pioche est venue renverser graduellement toutes

ces théories. Des 200 cercles de pierres que l'on connaît dans nos îles, la moitié au moins a révélé aux explorateurs des dépôts funéraires. Un quart n'a pas été fouillé, et les autres qui l'ayant été ont refusé jusqu'ici de révéler leurs secrets, sont précisément de beaucoup les plus grands. L'insuccès de leur exploration peut à peine être considéré comme un argument négatif, car, à moins de savoir au juste où fouiller, il faudrait creuser dans toute leur étendue avant de pouvoir affirmer qu'ils ne recèlent aucune sépulture. Lorsqu'un cercle mesure plus de 100,000 mètres de superficie, comme celui d'Avebury, et que la plus grande partie est occupée par un village, il est extrêmement probable que toute fouille pratiquée au hasard sera sans résultat, et dès lors l'on ne pourra rien conclure de l'inutilité des recherches.

Il serait moins irrationnel de prétendre que, si les cercles de pierres qui mesurent moins de 30 mètres de diamètre sont vraiment des tombeaux, comme on en a la preuve pour la plupart d'entre eux, les plus grands sont des *cénotaphes* ou, si l'on veut, des temples consacrés au culte des morts, sans que nul corps y ait été enterré. Mais si jusqu'à 30 mètres les cercles sont réellement des monuments funéraires, est-il possible d'admettre que ceux qui dépassent ce chiffre, mais qui ont exactement la même forme et sont construits sur le même plan, soient des temples dédiés au soleil, aux serpents, aux démons ou aux druides?

Nous reviendrons sur ce sujet lorsque nous examinerons chaque fait en particulier, car il est plus facile de raisonner sur un exemple isolé que d'après des principes généraux; en attendant, il est une autre particularité que nous devons faire connaître avant d'aller plus loin, c'est que les groupes de cercles les plus considérables caractérisent, autant que nous pouvons le savoir présentement, non des cimetières où auraient été enterrées des générations successives de rois ou de chefs, mais des champs de bataille. Les cercles, dolmens ou cairns groupés dans ces localités semblent toujours avoir été érigés à la mémoire de ceux qui sont morts en combattant dans ces lieux; ce sont aussi bien des monuments de la bravoure des survivants que de ceux qui, moins

heureux, tombèrent dans la lutte. On en aura la preuve dans les pages qui suivront. Nous pouvons du reste faire observer immédiatement à l'appui de cette assertion qu'ils se trouvent généralement dans des lieux solitaires éloignés des centres de population, ou encore qu'ils sont isolés et ne décèlent aucun progrès. Si c'étaient des cimetières ou des tombeaux de rois, on en trouverait certainement plusieurs réunis, on observerait quelque progrès dans l'art de leur construction en même temps qu'on y constaterait une sorte de caractère individuel. Enfin, ce sont précisément des monuments tels qu'une armée pourrait en construire en une semaine ou en un mois, mais que les habitants de la localité n'auraient pu élever en des années, et qui une fois élevés ne pouvaient leur être d'aucune utilité connue.

AVENUES.

L'on n'est malheureusement pas bien fixé sur le nom à donner à cette classe de monuments. On a proposé le mot *alignement*; mais ce terme n'est guère applicable aux deux rangées de pierres qui conduisent par exemple à un cercle; quant au terme *parallellitha*, il est trop barbare pour qu'on puisse l'employer. Quoique le mot *avenue* ne convienne guère à des rangées de pierres qui ne conduisent en aucun lieu et qui, vraisemblablement, n'ont jamais été destinées à servir de lieux de promenade, cependant c'est encore l'expression la plus acceptable qui ait été proposée, et à ce titre, nous l'emploierons dans le cours de ce travail.

Ces avenues sont de deux sortes. Il y a d'abord celles qui conduisent à des cercles. Il ne peut y avoir grande difficulté au sujet de l'origine des avenues de ce genre; elles représentent extérieurement les passages qui conduisent à la chambre centrale des tumulus: nous en avons un exemple dans un tumulus que l'on voyait récemment encore près de Saint-Héliér, à Jersey (1). La chambre circulaire était large de 7^m20 et

(1) Ce tumulus vient d'être détruit, mais les pierres qui le composaient ont été transportées à Park-Place, où elles ont été rétablies dans leur première situation.

contenait originairement sept petites cases ou *cella* recouvertes chacune d'une simple dalle en pierre. Cet espace circulaire était précédé d'une

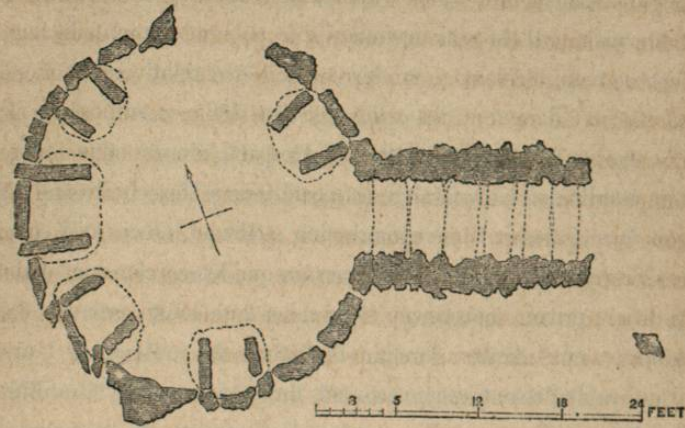


Fig. 11. — Tumulus à chambre (Jersey).

avenue longue de 5 mètres à l'époque de sa destruction et recouverte également de plaques de pierre dans toute sa longueur. Il ne semble pas cependant que la chambre centrale ait jamais été voûtée, de sorte qu'il n'était plus possible d'aller jusqu'aux tombes depuis la construction du tertre. On trouva cette chambre remplie de terre et le monument tout entier enseveli dans un tumulus fort étendu. Il n'est pas vraisemblable, il est à peine besoin de l'observer, qu'un tel monument ait été recouvert dans un temps postérieur à celui de sa construction; il serait plus admissible qu'on l'eût dégagé de son enveloppe terreuse et conservé en cet état. Il fut détruit par l'ordre du commandant d'un fort voisin, qui avait besoin d'un terrain uni pour y parader. Dégagé de la masse de terre qui l'encombrait, c'était absolument Avebury en miniature. La position des *cella* le long du cercle de pierres est pour nous une indication précieuse sur l'endroit où l'on peut trouver les corps, car il n'a pas encore été exécuté de fouilles à cet effet. Mais nous reviendrons ailleurs sur ce sujet. En attendant, il est évident qu'à l'époque où ces monuments étaient en voie de construction, ils se trouvaient dans l'état où les représente notre gravure. Or, il se peut que les gens se soient

habitué à les voir en cet état et qu'ils aient appris à regretter de les ensevelir sous un monceau de terre. « Si les cairns de New-Grange disparaissaient, dit John Stuart, les piliers formeraient un autre Callernish. » Il est vrai cependant que si le monument de Jersey est le type de celui d'Avebury, ce dernier doit être relativement moderne, car on a trouvé dans une des *cella* de Saint-Hélier une monnaie de Claude qui semble bien fixer sa date. D'autre part, comme nous espérons pouvoir établir que New-Grange est postérieur à l'ère chrétienne, Callernish doit être également une construction moderne. Quoi qu'il en soit, nous considérons comme à peu près certain que les cercles dont il vient d'être question prirent naissance, aussi bien que leurs avenues et que les dolmens eux-mêmes, lorsque l'habitude de contempler leurs formes avant qu'ils fussent recouverts eût fini par montrer l'inutilité de leur enveloppe. En ce qui concerne les cercles, le nouveau plan fut susceptible d'une extension infiniment plus grande que pour les dolmens; mais dans les deux cas le progrès semble avoir été le même.

Si l'on compare le cercle de Jersey avec la chambre de Mycènes (fig. 4), il n'est guère possible de s'empêcher de reconnaître l'analogie frappante et l'identité probable de destination que présentent ces deux monuments; mais, comme le premier est beaucoup plus grossier, l'on doit, semble-t-il, conformément à la manière habituelle de raisonner, le considérer comme le plus ancien. Ce serait là cependant une erreur. Rien n'est plus intéressant, il est vrai, ni plus instructif que d'observer le progrès et les diverses phases par lesquelles ont passé les styles de la Grèce, du moyen-âge et de l'Inde, et de montrer l'influence qu'ils ont eue l'un sur l'autre. Mais ce progrès fut toujours confiné dans les limites d'une nation ou d'un groupe de nations; seuls les peuples qui avaient une même origine ou bien entretenaient des relations constantes, purent s'influencer mutuellement au point de vue de l'architecture aussi bien que des mœurs et des arts. Il faudrait donc établir qu'une telle communauté d'origine ou que de telles relations existèrent 1000 ans av. J.-C., entre les îles de la Manche et la Grèce, qu'elles se copièrent mutuellement, ou plutôt que 2000 ans av. J.-C., les habitants de nos îles communiquèrent aux Grecs

leur industrie et qu'il en résulta ces chambres de Mycènes dont la construction semble remonter au temps de la guerre de Troie. Or, si les choses s'étaient ainsi passées, la civilisation de nos contrées ne se fût pas arrêtée en si belle voie; elle y eût atteint le même développement qu'en Grèce, et l'on devrait retrouver dans les produits artistiques et architecturaux de cette époque toute la perfection qu'elle atteignit plus tard dans ce dernier pays. On voit dans quel labyrinthe de conjectures, sans issue possible, nous jetterait ici l'application des principes communément admis en archéologie. Il serait presque aussi raisonnable de prétendre que les grossières statues que l'on fabrique aujourd'hui encore dans certaines îles reculées sont plus anciennes que les œuvres de Phidias, parce qu'elles sont moins parfaites. La vérité est que toutes les fois qu'il n'y a pas entre deux ou plusieurs peuples une communauté d'origine ou de croyances et des relations intimes, il faut envisager tout-à-fait à part la civilisation de chacun d'eux et la considérer comme n'ayant aucun rapport avec celle de tout autre peuple. Tout ce que l'on doit admettre dans le cas présent, c'est qu'un peuple qui avait en haute estime le culte des ancêtres, désira rendre à ses morts l'honneur qu'on leur rendait ailleurs et qu'il le fit de la manière que le permettait son état de civilisation, grossièrement, si les arts n'avaient pas encore fait chez lui leur apparition, d'une façon plus parfaite, s'il était sorti de cet état primitif qui tolère les formes grossières.

Il est beaucoup plus difficile de trouver l'origine des avenues qui ne se rattachent à aucun cercle et ne conduisent à aucun monument. Rien de ce que recouvrent les tumulus ne leur ressemble, et nulle construction de l'art microlithique de l'Inde ou des bords de la Méditerranée ne vient jeter le moindre jour sur leur destination. Seules, leur forme, leur position et les traditions qui s'y rattachent pourraient nous la faire connaître; or, elles n'ont pas jusqu'ici été reconnues suffisantes pour constituer même une hypothèse plausible.

Prenons pour exemple les lignes de pierres parallèles du pont de Merivale, à Dartmoor. Elles ne forment certainement pas un temple dans le sens qui, de tout temps et en tout pays, a été attaché à ce mot. Elles

ne sont pas non plus un lieu de procession, puisqu'elles sont fermées à leurs extrémités; il est vrai qu'on peut y pénétrer sur toute leur lon-

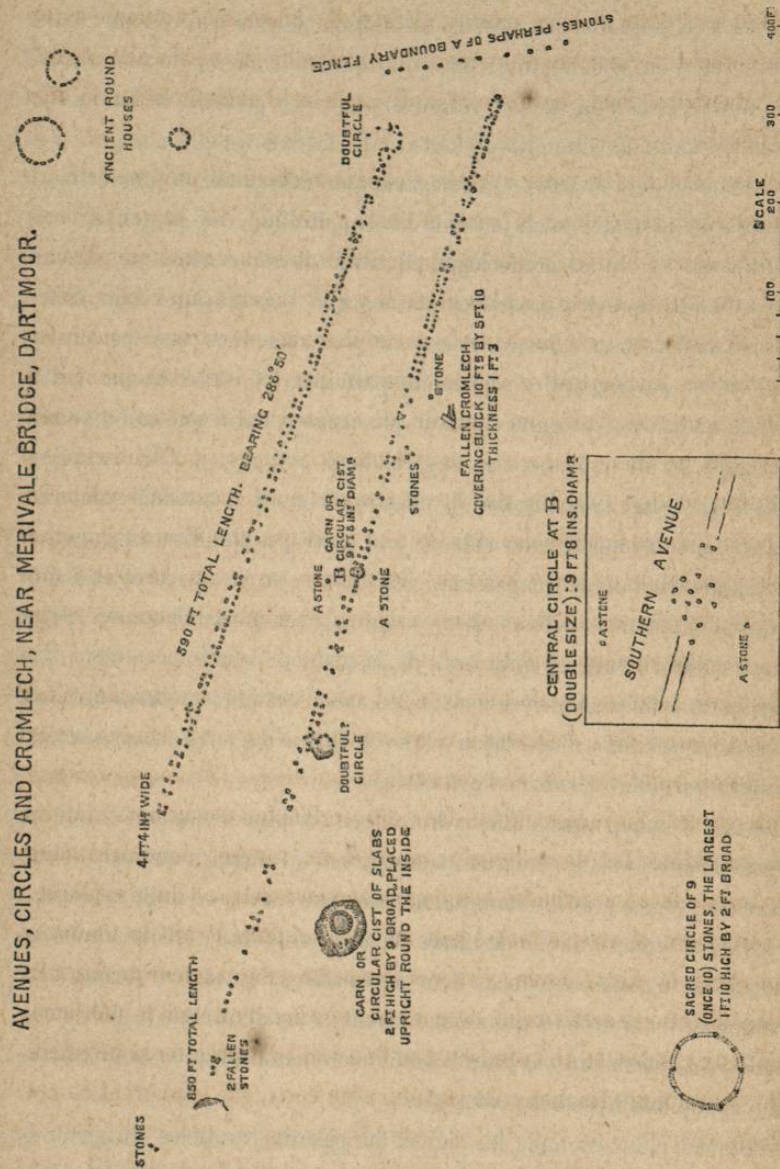


Fig. 12. — Plan du groupe de Mérial (Angleterre).

gueur; mais il est difficile de concevoir une procession défilant dans un étroit couloir qui mesure à peine un mètre de large. Les pierres qui

composent les côtés n'ont que deux ou trois pieds de haut. Juxtaposées, elles ne constitueraient même pas une barrière sérieuse; espacées comme elles le sont d'un à deux mètres, elles n'ont absolument aucune autre utilité que de former un *alignement*. Il n'y a nulle place pour une statue, nul sanctuaire, rien, en un mot, qui rappelle d'aucune façon le rite religieux.

Si les habitants de cette contrée s'étaient réellement proposé de construire un temple dans le sens ordinaire du mot, ils eussent trouvé presque dans l'endroit même, à quelques centaines de mètres plus au nord, un lieu tout préparé pour cela; il y a là, en effet, un rocher composé de blocs de granite disposés naturellement, de façon à constituer comme des niches que tout l'art humain parviendrait difficilement à imiter. Il ne restait plus qu'à placer, en avant et sur les côtés, d'autres blocs plus petits, de manière à décrire un rectangle ou un demi-cercle; on aurait eu ainsi l'un des plus beaux temples que l'ancienne Angleterre ait jamais élevés à ses idoles (1). Mais ce n'est pas ce qu'on a fait; on a choisi une lande où il n'y avait pas de pierres, on y a porté celles qui s'y trouvent aujourd'hui, et on les a disposées comme le montre notre plan, et cela dans quel but?

La seule réponse à cette question qui nous paraisse acceptable, c'est que ces pierres sont destinées à représenter une ou deux armées, mais plutôt une seule, car l'on ne comprendrait guère que l'armée victorieuse eût représenté l'armée vaincue dans de semblables conditions. Si donc l'on considère les deux lignes comme deux rangées de combattants disposés de façon à défendre le village situé en arrière, tout s'explique. Le cercle qui se trouve tout-à-fait en avant représenterait le tombeau d'un chef; la pierre levée, située à quarante mètres environ dans la même direction, serait celui d'un autre officier d'un ordre inférieur; quant aux cercles et au cromlech que l'on voit tout près de la première ligne, ils seraient les lieux de sépulture de ceux qui tombèrent en cet endroit.

(1) Deum maxime Mercurium colunt. Hujus sunt plurima simulacra. — César, *de Bell. Gall.*, VI, 16.